

Mères et filles. Le hijeb

Leïla Sebbar (*)

Devant le miroir fixé à la porte de la salle de bains, la fille met son hijeb. Elle ne se décide pas. C'est long. Sa mère frappe discrètement :

— Dépêche-toi. On attend.
Tu n'es pas seule dans la maison_

— J'ai fini.

— Alors, ouvre-moi.

— Je finis.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— C'est mon hijeb. J'arrive pas. C'est pas bien. Ça y est ... j'ouvre.

La mère s'impatiente. Frappe plus fort :

— On est en retard. L'école pour les petits et toi ... Ta chambre tu l'as pas rangée. C'est pas ta soeur ... Des foudards partout. Tu as besoin du hijeb pour être musulmane comme moi, ta mère ?

— Oui.

— Tu te fais remarquer. C'est ce que tu veux ?

— Non.

— Alors fais comme moi. Je vais dehors, au travail, partout, sans foulard. Les autres n'ont pas à savoir si je suis musulmane ou pas musulmane. Et toi ...

— Moi je veux que tout le monde sache que je suis musulmane, tout le monde, partout où je vais, partout où je marche.

— Pourquoi ?... Bon, tu m'expliqueras plus tard. Tu sors maintenant.

— Je sors. Je sors.

La mère attend toujours. Elle crie :

— Et à l'école tu l'enlèves ton foulard. Tu as compris ? J'irai

voir le directeur.

— C'est une directrice.

— J'irai voir la directrice pour lui dire que j'ai une fille qui n'obéit pas.

— Vas-y.

— J'irai, oui. Et je lui dirai que je ne suis pas d'accord avec toi, que notre religion n'oblige pas les musulmanes à porter le hijeb.

— Tu te trompes. C'est une prescription coranique, l'imam l'a dit, je le crois et Tarek Ramadan aussi, il est génial, je comprends tout ce qu'il dit, j'apprends plus qu'à l'école, je crois ce qu'il dit.

— Ma fille, tu vis en France.

La France n'est pas un pays d'Islam. Et tu es Française. Tu seras renvoyée et ton père n'a pas l'argent pour l'école privée. Je voulais aller à l'école, lire, écrire, apprendre et voilà ma fille qui dit non à l'école, aux études ... Qu'est-ce que tu veux ?

La mère s'est assise en tailleur contre la porte. La fille poursuit la conversation :

— Je veux être savante dans la science religieuse.

— Le foulard islamique, tu dois l'enlever pour l'école, tu le sais, c'est une loi dans ce pays. Tu ne seras jamais une savante sans l'école, sans les maîtres. Écoute-moi ma fille, écoute ta mère.

La fille ouvre, sort de la salle de bains, plusieurs foulards à la main. Elle a choisi les deux plus beaux. Le blanc serre le front, le bleu outre-mer souligne la bande blanche au-dessus des yeux noirs. Sa mère la trouve belle.

— Tu es belle, ma fille, tu es belle, et intelligente, tes professeurs me le disent, mais si tu ne vas plus à l'école ... Ni ton père, ni moi ...

La fille embrasse sa mère sur le front :

— Ta fille sera une savante, tu verras ... ■

(Paris, janvier 2005)

(*) *Ecrivain*

Mères et filles. Le mariage

Leïla Sebbar (*)

Les deux soeurs, presque jumelles, ne sortent pas de leur chambre depuis trois jours. Oncles et cousins sont invités dans la maison où vivent les jeunes cousines nubiles. Dans ce pays, pas de hammam pour l'oeil vigilant et cruel des vieilles sur les corps à marier.

Père et mère assurent l'hospitalité aux hommes de la famille chargés de la négociation.

La mère, déléguée par le père, frappe à la porte de la chambre :

— Mes filles. C'est moi, Imma, ouvrez-moi. Je vais vous expliquer. Il faut m'écouter. Ce n'est pas ce que vous croyez. Pourquoi vous fermez votre chambre à clé. Vous savez que je n'entre pas si vous ne voulez pas. Ouvrez-moi.

— Non.

— Mais je vous demande seulement, votre père, aussi, de venir dire bonjour à la famille. C'est pas des étrangers ...

— Pour nous, c'est des étrangers. On veut pas les voir. On dira pas bonjour. On est plus des petites filles.

La mère retourne au salon où les hommes bavardent en attendant l'heure du thé et des gâteaux. Les petits sont là. Ils écoutent les aînés, les histoires du pays. La mère se penche vers les deux derniers :

— Allez dire à vos soeurs de venir avec nous pour le thé. Elles aiment mon thé à la menthe et mes gâteaux, elles ont appris avec moi ...

La mère se tourne vers les hommes :

— Mes filles, elles savent tout faire dans une maison. Je leur ai appris. La cuisine, le cous-cous, les gâteaux de l'Aïd, le pain, les plats de chez nous ... Tout. Et la couture avec la vieille *Singer*, petites ça leur plaisait. Maintenant ? Mais el-

les savent. En plus, elles sont bonnes à l'école ...

Le père coupe la parole à la mère :

— L'école jusqu'à seize ans, après, tu sais ...

— Je sais, je sais. Les enfants, allez les chercher. Avec vous elles vont venir.

Les petits frères courent vers la chambre, frappent à coups de poing en criant :

— Le thé, le thé de Imma et les gâteaux, venez, venez vite, ils vont tout manger ...

Pas de réponse. Ils frappent plus fort.

— Mangez, mangez les gâteaux pour nous on en veut pas. On veut rien. On travaille les contrôles en maths, en français, en histoire. On a pas le temps.

Les enfants reviennent au salon :

— Elles travaillent. Demain, les contrôles. Imma, tu gardes les gâteaux pour elles.

Les oncles et les cousins s'en vont. Ils reviendront avant de retourner au pays.

La mère dit :

— Vous les verrez, vous les verrez au moins une fois. À demain.

Le père à la mère :

— Tes filles, c'est la honte. Même pas bonjour à la famille, rien. C'est la honte ... C'est pas mes filles.

Le frère aîné à la mère :

— C'est vrai. Et moi, c'est pas mes soeurs. Elles veulent pas être comme nous, des Arabes, des musulmanes. Elles veulent être des Françaises. Qu'est-ce qu'elles croient ? C'est pas parce qu'elles vivent en France ... Les études c'est pas pour elles. Au pays, les filles obéissent à leurs parents, elles les respectent. Ici, rien. C'est

la honte.

La mère se dirige vers la chambre des filles.

— Je vais leur parler. C'est mes filles. Elles m'écoutent. Elles sont musulmanes, je leur ai appris la prière et la religion.

Elle frappe doucement à la porte, fermée à clé :
— Mes filles, mes petites filles, c'est votre mère, je suis là, votre père ne vous frappera pas, vous pouvez sortir. Je vais vous expliquer.

— On sait, on sait. Rien à expliquer. C'est pas la première fois. La famille envoie des espions pour nous regarder, nous surveiller, on sait pourquoi. On a dit non, tu le sais, on a reçu des coups, toi aussi. On a dit non. On dit encore non. On veut pas de mari, on passe le bac. Alors dis aux cousins, aux oncles, à toute la famille que c'est pas la peine de revenir. On les verra pas, et ils nous verront pas.

— Mais votre père ...

— Notre père, c'est pas un père, il nous traite comme ...

— Il veut votre bien. Moi aussi.

— Et si nous on veut pas comme vous. Nous, c'est le bac, après on verra.

Le frère passe près de la mère.

— Laisse-les. C'est des sales Françaises. Laisse. Quand elles sortiront, elles verront.

La mère regarde les photos :

— Ils sont beaux tous les deux. Des frères. Jeunes. Célibataires. Ni veufs, ni divorcés, pas d'enfants à élever. Un métier. Au pays ils tiennent un commerce, ça marche bien. Je comprends pas. Elles veulent même pas savoir. Qu'est-ce que je vais faire ? ■

(*) *Ecrivain*